TEMPERATURE

Du 26 juillet 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin	86	30
Midi	92	33
3 P. M.	88	31
5 P. M.	86	30

Progrès

La colère manifestée en Angleterre à la suite de la saisie de navires marchands portant le pavillon de ce pays dans le mer Rouge, tout en étant feinte dans une grande mesure, ne laissait pas d'être inquiétante, et la promptitude avec laquelle l'incident a été clos a certainement apporté quelque soulagement aux esprits des amis de la paix.

Cette promptitude est une preuve indiscutable de la mesure et de la sincérité qu'apportent maintenant les gouvernements dans le règlement des difficultés qui surgissent entre elles, souvent de la façon la plus inopinée.

Si ces heureuses dispositions peuvent être attribuées à diverses causes, entre autres au caractère de plus en plus coûteux et désastreux que prennent les guerres, on peut dire aussi que la création d'un haut tribunal d'arbitrage et la conclusion de traités d'amitié, d'ententes plutôt, entre diverses nations n'ont pas été sans exercer une salutaire influence.

Si le ministre des affaires étrangères de France n'avait eu pour titre, en intervenant hier entre l'Angleterre et la Russie, que l'alliance de son pays avec cette dernière puissance, le gouvernement de Londres eut pu le soupçonner de ne chercher à protéger que les intérêts des Russes, et il l'eut sans aucun doute éconduit. Mais M. Delcassé avait conclu l'automne dernier une entente avec l'Angleterre, et dès lors il n'était plus permis de douter de sa sincérité.

Quant au tribunal de La Haye il n'y a encore été recouru qu'à de rares occasions, mais tous les intéressés se sont inclinés devant ses décisions, rendant ainsi un éclatant hommage à sa grande autorité morale.

Et on peut supposer que si les négociations entre Paris, Londres et St-Pétersbourg avaient échoué les deux gouvernements en désaccord auraient recouru aux juges de La Haye, et c'était une nouvelle garantie de paix.

Il sera bon d'ailleurs de ne recourir à ce tribunal qu'à la dernière extrémité, que lorsque tous les autres moyens d'entente auront été épuisés. De cette façon on lui conservera son caractère auguste et on le rapprochera du but, idéal peut-être, pour lequel il a été créé : sa substitution à la guerre.

La perfection est loin d'être atteinte dans les relations des nations entre elles, mais on conviendra que le progrès accompli n'est pas banal.

EN TURQUIE.

Paris, 26 juillet—On mande de Constantinople au "Temps" :

"La neutralité de la Turquie est compromise par les incidents causés par le "Smolensk" et le "St-Pétersbourg".

La Porte est en délibérations pour savoir quelles garanties il lui faudra demander à la Russie à l'occasion du prochain passage des Dardanelles par des navires de la flotte volontaire.

—:o:—

AUTRES ECHOS

—DE LA—

Fête Nationale Française.

La célébration du 14 Juillet à Paris laisse peu de part à l'imprévu, et la présence du bey de Tunis en a, cette année, à peine rehaussé l'éclat : S. A. Mohamed el Hadi, fatiguée par l'implacable chaleur qui persistait depuis huit jours, ne s'est laissée voir au public que pendant la revue....

La revue ce fut, comme d'habitude, la grande attraction de la journée ; on en a la les détails dans l'ABEILLE d'hier.

Comme elle devait commencer à huit heures du matin, dès l'aube d'innombrables curieux couvraient les routes menant à Longchamp. Toujours la même physionomie des familles chargées de paniers de victuailles, de files serrées de bicyclistes, de gamins chantant "la Marseillaise".

Sur la pelouse, les troupes se massent en trois lignes:

Les écoles militaires, l'infanterie, la cavalerie.

Dans les tribunes se placent les personnages officiels: membres du corps diplomatique, ministres, sénateurs et députés, conseillers généraux et municipaux de la Seine et de Paris.

Mme Loubet, accompagnée de Mme Dubois et de M. Abel Combarieu, arrive de bonne heure.

Puis, un quart d'heure après, retentit un coup de canon, un pavillon tricolore est hissé sur le moulin de Bagatelle.

C'est l'arrivée du Président de la République et du bey de Tunis, dans un landau précédé et encadré de cuirassiers.

— Vive Loubet !.... vive le bey !.... crie une partie de la foule.

Le général André, sur un cheval bai-brun, son état-major et les attachés militaires étrangers se portent au devant des deux chefs d'Etat.

Dans une deuxième voiture se trouvent les deux fils de Mohamed et M. Pichon, résident général de France à Tunis.

Le Président de la République remet la plaque de grand-officier de la Légion-d'Honneur aux généraux Donop et Chamoin et trois cravates de commandeur aux généraux Borgnis-Desbordes et Puel et au colonel Allotte de La Füye.

En même temps se fait la remise des autres décorations dans chaque corps de troupes.

Le Président et le bey se sont assis dans la tribune présidentielle. La chaleur est accablante : un des fils de Mohammed, monté sur la terrasse supérieure de cette tribune, se fait un couvre-nuque avec un programme de la revue, sous le fez rouge qu'il porte ainsi que son père et son frère.

Aux côtés des deux chefs d'Etat se sont placés MM. Fallières, Brisson et Combes.

Et le défilé commence, derrière le ministre de la guerre, que suit immédiatement le général Desirier. La charge finale sur les tribunes obtient son habituel succès d'enthousiasme. Le Bey s'est levé pour l'admirer.

On ne signale qu'un accident: au retour, le nommé Henry Durand, cavalier du 23e dragons, de l'escorte du président du Sénat, a été désarçonné au coin du boulevard Saint Germain et de la rue des Saint Pères et légèrement contusionné.

Le général André,
Ministre de la Guerre.

A l'issue de la revue, le Président de la République a adressé au général André la lettre suivante :

Mon cher ministre,

La revue que je viens de passer en présence de Son Altesse le bey de Tunis nous permet de constater que les troupes du gouvernement de Paris sont toujours à la hauteur de leur tâche et montrent les mêmes qualités militaires.

Le défilé des écoles militaires a été tout à fait irréprochable et celui des troupes de toutes armes, infanterie, cavalerie et artillerie digne d'éloges. La population parisienne, venue en grand nombre malgré l'heure matinale, a pu admirer une fois de plus la bonne tenue, l'endurance et la discipline des troupes.

Je suis heureux de constater que la France peut être justement fière de son armée, dont le patriotisme et le dévouement sont les plus sûres garants de la sécurité et de la grandeur de la République. Je vous prie de transmettre à M. le gouverneur militaire de Paris et aux troupes sous ses ordres mes plus vives félicitations et celles du gouvernement de la République.

Agréez, mon cher ministre, l'assurance de mes sentiments affectueux.

EMILE LOUBET.

Le général André a transmis en ces termes la lettre du président de la République au gouverneur militaire de Paris :

J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre ci-jointe que M. le Président de la République a bien voulu m'adresser après la revue de ce jour.

Je vous prie de la porter, par la voie de l'ordre, à la connaissance des troupes du gouvernement militaire de Paris, en y joignant mes félicitations personnelles.

Général ANDRÉ.

Place de la Concorde.

Pendant la revue se sont accomplis les traditionnels pèlerinages à la statue de Strasbourg : des couronnes ont été apportées par des délégués des élèves de l'Ecole polytechnique, puis par MM. Bussat et Barillier, délégués du Conseil municipal, par la Ligue des patriotes, par les Sociétés alsaciennes-lorraines.

Les théâtres

Les matinées théâtrales gratuites ont attiré leur public habituel, trop nombreux pour les places disponibles. Toujours le spectacle des camelots passant la nuit pour céder leur place pour 2 ou 3 fr. A l'Opéra, on donnait "le Fils de l'Etoile" de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger ; le baryton Riddez a chanté "la Marseillaise".

A tous les contrôles, on refusa du monde. Il semble qu'une foule relativement choisie ait affluée plus particulièrement à l'Opéra-Comique pour entendre "le Cid" et la Fille du régiment".

—A la Comédie française, une salle archicomble a fait un grand succès dans le "Cid" à M. Lambert et à Mme Segond-Weber, qui, le rideau baissé, ont été rappelés une dizaine de fois, ainsi qu'à M. Coquelin cadet, dans les "Précieuses ridicules". Une ovation a été faite à Mlle Dudlay, qui a magistralement déclamé "la Marseillaise".

A l'Odéon également—qui reçut quatorze cent cinquante spectateurs— le chant national dit par M. Dorival, après la représentation du "Roi galant", a soulevé à plusieurs reprises un réel enthousiasme.

Dans les autres théâtres non subventionnés, les matinées ont été aussi brillantes, et par l'affluence du public et par le succès du spectacle.

Dans les rues

Partout des bals en plein air. Et malgré une chaleur suffocante, de plus de 30 degrés à l'ombre, danseurs et danseuses ont été innombrables.

Plusieurs incidents ou accidents se sont produits, dont un, grave. Au bal du carrefour Tolbiac, une dizaine d'habitués de quartier de la place d'Italie firent irruption, bousculant danseurs et danseuses, et renversant les tables. Les agents, intervenant, furent pris pour cibles, et bientôt le gardien de la paix Leblois tombait sous le choc d'une énorme chope, lancée avec une force telle qu'elle vint se briser entre ses deux épaules. Deux de ses collègues s'élancèrent sur le forcené, un nommé Achille Lagarde, demeurant rue de Richemond, et l'appréhenderent. Ses camarades tentèrent de le délivrer. Les agents, qui durent dégainer, essuyèrent le feu de plusieurs revolvers. Ils ne furent heureusement pas atteints, et purent arrêter encore Jules Christ, vingt et un ans, et Henri Stenberg, vingt ans, deux amis de Lagarde, de dangereux repris de justice.

Le général Desirier,
Gouverneur militaire de Paris.

Le gardien de la paix Leblois est soigné à son domicile.

Le soir, les illuminations et les feux d'artifice ont obtenu leur vif succès accoutumé.

Dans les départements.

La fête nationale a été célébrée dans les départements avec l'entrain habituel : la revue a été partout le prétexte à des manifestations sympathiques pour l'armée.

A Brest, les gendarmes, les dragons et les autres troupes réquisitionnées pour les incidents de ces jours derniers, ont été passés en revue. Quelques coups de sifflet se sont fait entendre; ils ont été couverts par les cris de : "Vive l'armée !" poussés par la foule. Le vice-amiral, préfet maritime, a lancé un ordre du jour de félicitations aux troupes.

A Bayonne, la fête, qui a été très brillante, a été malheureusement marquée par un accident. Le général d'Armagnac, commandant la 36e division, qui venait de passer la revue de la garnison, s'est fracturé la jambe droite en sautant à bas de son cheval qui, effrayé par le passage d'une automobile, s'était cabré.

A Bizerte, la fête a été malheureusement attristée par un accident mortel. A six heures du matin, au moment des salves d'artillerie, une gargousse a fait explosion dès son entrée dans la culasse du canon, avant la fermeture de cette dernière, frappant en pleine poitrine l'artilleur Jourdain, qui fut tué.

A Castres-sur l'Agout, à la revue, qui avait attiré une foule énorme, un artilleur a été désarçonné ; son état grave a nécessité son transport à l'Hôtel Dieu. Sept à huit artilleurs ont été indisposés par la chaleur.

A l'étranger.

Londres, le 14 juillet 1904.

Comme tous les ans, la colonie française a célébré la fête nationale en se rendant à l'ambassade où M. Cambon l'a reçue et, après une allocution faite par le représentant des membres de la colonie française, lui a adressé quelques paroles et porté un toast au Président de la République, toast reçu avec acclamation.

C'est la première fois que la colonie française de Londres a eu l'occasion de témoigner ses sentiments de respect à l'ambassadeur depuis la conclusion de l'accord anglo français, et elle a profité de cette circonstance pour mettre dans l'hommage qu'elle a rendu au représentant du pays une nuance très accentuée de reconnaissance et de déférentes félicitations. La colonie française, en effet, est bien située pour se rendre compte de l'importance de cet accord, de ses avantages immédiats et de ceux qu'elle peut avoir dans l'avenir. Composée exclusivement de négociants, de commerçants, elle a ressenti immédiatement les bons effets du rétablissement des relations cordiales entre les deux pays, comme naguère elle avait été la première à combattre les effets fâcheux du refroidissement de ces mêmes relations. Par ses occupations, elle est comme un trait d'union entre les deux pays et elle est, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme un thermomètre qui marque très exactement le degré de cordialité franco anglaise. Il est donc tout naturel qu'elle se réjouisse de la nouvelle situation que M. Paul Cambon a si puissamment contribué à créer, et qu'il travaille à consolider et à rendre durable, et qu'elle lui en ait exprimé de façon très flatteuse sa reconnaissance.

Si la colonie française a tout intérêt au maintien de bonnes relations, si elle souffre lorsque ces relations ne sont pas aussi satisfaisantes qu'on peut le désirer, elle est cependant animée d'un sentiment politique si profond et si sincère que, même dans les moments les plus difficiles—il y en a même eu de critiques—elle n'a jamais pensé que les intérêts particuliers l'emportassent sur les intérêts nationaux. Sa satisfaction n'est donc pas un sentiment égoïste, mais c'est l'expression d'une joie patriotique en constatant les heureux effets d'un rapprochement qui a porté ses fruits en France. Elle est impartiale, et les félicitations qu'elle a adressées aujourd'hui à M. Cambon ont une importance réelle ; c'est pour cette raison qu'il m'a paru nécessaire de les signaler en ajoutant que j'ai tout lieu de croire que l'ambassadeur y a été très sensible. —(De notre correspondant.)

Rome, le 14 juillet.—A l'occasion de la fête nationale française, les deux ambassades françaises sont pavoisées. M. Barrère, ambassadeur auprès du Quirinal, étant absent, M. Legrand, conseiller d'ambassade, a reçu les représentants de la société franco-italienne, présidée par le général Pittaluga. Celui-ci, dans une allocution, a exalté l'amitié de la France et de l'Italie. M. Legrand a remercié.

A onze heures, M. Legrand a reçu la colonie française et a prononcé une allocution très applaudie.

Bruxelles, le 14 juillet. — A l'occasion de la Fête nationale française du 14 juillet, M. Gérard, ministre de France en Belgique, entouré du personnel de la légation, a reçu ce matin à l'hôtel de la légation les membres de la colonie française de Bruxelles.

De nombreux discours ont été prononcés par le major Cruyplants, président du comité belge du monument français de Waterloo.

Saint-Pétersbourg, 14 juillet—A l'occasion de la Fête nationale du 14 juillet, l'ambassadeur de France a reçu les félicitations des membres de la colonie française.

Madrid, 14 juillet.—A l'occasion de la fête du 14 juillet, une brillante réception de la colonie a eu lieu à l'ambassade de France. M. Cambon, répondant à M. Nathan Sun, président de la Société de bienfaisance, a dit :

Si la France, étroitement fidèle à l'alliance qui lui est chère, a su conquérir de nouvelles amitiés qui sont un nouveau gage de paix, elle doit ses amitiés au respect et à la confiance qu'elle a su inspirer par la sagesse et la haute prudence du président dans la direction de sa politique.

La musique républicaine.

La musique de la garde républicaine va partir pour l'Amérique.

C'est la seconde fois qu'elle traverse l'Océan et c'est précisément parce qu'il l'avait entendue et appréciée à l'Exposition de Chicago que le président Roosevelt, qui a bonne mémoire, demande aujourd'hui son concours pour l'Exposition de Saint-Louis.

M. Parès s'embarquera le mois prochain avec ses musiciens au Havre. La garde ne reviendra qu'en octobre.

On n'a pas oublié ses succès récents en Suisse et en Italie. La garde, on le sait, se rend souvent à l'étranger, mais c'est aujourd'hui tout à sa gloire.

Annonces originales.

Les annonces des Japonais, peuple imaginatif et poétique, sont bien plus jolies que les nôtres.

En voici quelques-unes :

— Marchandises expédiées avec la rapidité d'un coup de canon.

—Nos paquets sont emballés avec un soin pareil à celui qu'une jeune mariée témoigne à son époux.

— Papiers aussi solides que la peau d'un éléphant.

— Impressions nettes comme du cristal; texte aussi élégant que le chant d'une jeune fille.

— Nos soies et nos satins sont aussi doux que les joues d'une jolie femme, aussi colorés que l'arc en-ciel.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites. Pourquoi n'écrivons nous pas en style d'annoncier japonais !

AMUSEMENTS.

WEST END

La foule est plus nombreuse que jamais à West End pour entendre la musique de l'orchestre Paoletti et assister aux exercices extraordinaires des Hadji Tahar, des acrobates arabes. Ces exercices surpassent tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans ce genre et enthousiasment les spectateurs.

Dorothy Kenton, une joueuse de banjo, et les artistes de vaudeville qui jouent "Bimm, Boum, Brrr" sont aussi populaires que la semaine dernière.

PARC ATHLETIQUE.

Les spectateurs qui remplissaient hier soir le casino du Parc Athlétique ont beaucoup applaudi les artistes de l'Impérial Opera Company dans "The Black Hussar," particulièrement Melles Drake et Johnson et M. James et Gore. Miss Young chante et danse à ravir.

William H. West, un baryton renommé, débute dimanche dans "I Pagliacci".

Aux divers amusements qu'offre le Parc Athlétique, le "Toboggan Slide", le chemin de fer en miniature et le carrousel, va [illegible] cette année. Cette dernière qui est presque terminée.

La cargaison du "Calchas".

Seattle, Washington, 26 juillet —Le "Calchas" était parti de Tacoma, le 8 juillet à minuit, et de Victoria le 10

Il transportait une cargaison de 4,297 tonnes, comprenant 7,846 pièces de bois, 23,300 sacs de farine ; 70 tonnes de machineries diverses ; 10 tonnes de coton et 50 tonnes de tabac.

Le "Calchas" devait s'arrêter à Kobé, Hong Kong, Shanghaï et Manille avant de rentrer à Liverpool. Le capitaine W. T. Hannah de Liverpool commandait ce navire.

La situation à New Chwang.

Paris, 26 juillet—La dépêche de Tien Tsin annonçant que le pavillon français a été hissé sur les bâtiments russes de New Chwang est accueillie avec un certain scepticisme dans les milieux officiels.

Il est probable qu'il y a eu confusion et ce que l'on a pris pour le pavillon français est tout simplement le pavillon commercial russe.

Il n'y a que le consulat, les missions et les banques françaises qui peuvent être autorisées à hisser le pavillon français. Il est probable cependant que la banque russo-japonaise, dans laquelle les intérêts français sont considérables, pourrait aussi user de ce privilège.

L'occupation de New Chwang par les Japonais est considérée à Paris comme un coup sérieux porté à la puissance russe en Extrême-Orient.

—o—

Feuilleton

de l'Abeille de la N. O.

47 (Commencé le 3 juin 1904)

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

II

LE THÉBIB

(Suite.)

La troupe des ravisseurs partit au trot allongé.

Vers le soir, après avoir accompli une très longue traite, elle établit son campement dans le désert de l'Erg, à quatre ou cinq kilomètres du chott au centre duquel s'érige la ville d'Ouargla.

Enfin, le surlendemain, les Touareg pénétrèrent dans un ksar, situé près de la route de Gadamès, sur les frontières de la Tripolitaine.

Sur les ordres du chef, l'officier français fut transporté dans sa maison même, située au centre du ksar. On le déposa sur un lit de nattes d'alfa, au fond d'une pièce étroite, mal éclairée, s'ouvrant sur une petite cour intérieure.

Puis les Touareg se retirèrent un à un.

Un quart d'heure plus tard, un Targui vêtu avec une sorte de recherche particulière, pénétrait dans la pièce, guidé par le chef.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, aux traits fins, empreints d'une expression de noblesse et de bonté grave. Son visage, encadré par une longue barbe brune, grisonnante sur les côtés, s'illuminait du regard profond de deux yeux noirs très beaux et très doux. Il s'arrêta devant le blessé, l'examinant en silence, et posa près de lui une sorte de sac fait en peau de bouc.

— Tu vois, thébib, dit le chef targui voici l'homme.

Et, du geste, il désigna le corps de Maurice toujours inerte.

Mais il est mort, fit le médecin en considérant avec pitié le visage livide de l'officier.

— Non, je m'en suis assuré, il respire faiblement. Seulement, le voyage a dû envenimer sa blessure : tu vas l'examiner, le soigner de ton mieux et le guérir.

— Si Dieu le veut, repartit gravement le thébib.

Allah est grand, il peut tout !

Et ta science est puissante aussi, thebib, essaye.

— Qu'en feras tu, s'il guérit ?

— Je lui ferai payer rançon ou je le garderai en esclavage.

— C'est bien .... aide moi, nous allons d'abord essayer de le déshabiller.

Aussitot le médecin et le chef targui se penchèrent sur le corps de Maurice, et tentèrent de lui enlever avec précaution son dolman de toile.

Mais le sang qui s'était échappé de la blessure avait, pour ainsi dire, en se coagulant, collé le linge et le vêtement du malheureux officier à la plaie.

Le thébib ouvrit son sac, y choisit, parmi différents instruments d'acier, de longs ciseaux affilés.

Et, lentement, il commença de taillader, de couper les tissus, les enlevant à mesure par morceaux.

Enfin, le torse fut mis à nu, le corps du blessé retourné sur le ventre, laissa voir dans le dos, sous l'épaule droite, une plaie tuméfiée, de sept à huit centimètres carrés.

A deux ou trois reprises, pendant cette opération, le malheureux officier avait entr'ouvert les yeux, mais sa faiblesse extrême le terrassait aussitôt.

—On dirait la gangrène ! murmura le médecin sur un ton d'inquiétude marquée.

Vite, Messaoud, apporte moi de l'eau chaude, il faut d'abord nettoyer cette plaie.

Le Targui sortit en hâte.

D'un coup d'œil circulaire, le médecin arabe s'assura qu'il se trouvait bien seul avec le moribond.

Aussitôt, il sortit d'une poche de son pantalon de cotonnade une petite fiole, pleine d'une liqueur verdâtre très épaisse, puis en fit couler quelques gouttes entre les dents serrées du blessé.

Une ou deux minutes s'écoulèrent, puis un spasme subit agita le corps de Maurice, un long frémissement secoua ses membres; il ouvrit des yeux hagards, empreints d'une expression d'épouvante.

—M'entendez-vous ? demanda le thébib, en pur français, penché près de l'oreille du malheureux.

Les yeux du blessé s'agrandirent encore, un faible battement de paupières, exprima sa stupeur, ses lèvres s'entr'ouvrirent, un mot inintelligible en sortit.

—Bien, c'est bien, fit très vite le singulier médecin, employant toujours la même langue, ne parlez pas, écoutez seulement, et surtout ne vous étonnez de rien.

Laissez-vous soigner par moi, je vous guérirai ; ayez pleine confiance, je veux vous sauver !

Maintenant, plus un mot, fermez les yeux !

Il achevait à peine quand le chef Targui rentra, suivi d'un esclave nègre portant une jatte contenant de l'eau tiède.

Le thébib prit un linge fin, lava soigneusement et à plusieurs reprises la plaie tuméfiée, puis se mit en devoir de la sonder.

Tout à coup, il eut une exclamation de surprise.

—Une balle, dit-il en targui, je croyais que c'était un coup de lance ?

—Non repartit simplement le Targui, un coup de feu.

—Alors, il faut retirer le projectile au plus tôt, tu vas m'aider, Messaoud.

Comment ?

—En maintenant cet homme immobile.

Pose l'une de tes mains sur son cou, l'autre sur ses reins, tu l'empêcheras ainsi de remuer.

Le chef targui obéit, tandis que le médecin prenait dans son sac en peau de bouc un instrument de chirurgie, et revenait au blessé.

Un instant plus tard, il retirait le projectile meurtrier et, de nouveau, procédait au lavage de la plaie.

Puis il appliqua soigneusement une sorte de tampon composé de feuilles séchées, et pansa le tout avec une longue bande de cotonnade.

—C'est fait, dit-il en se relevant, l'air satisfait.

—Tu le sauveras ? demanda le Targui.

—Je l'espère ; mais il me faudra le voir tous les jours, au moins deux fois ; la fièvre va le saisir, il faut la vaincre.

—A ton gré, ma maison t'est grande ouverte tout le jour, thébib.

Mais tu ne lui diras jamais rien de ton passé, tu ne trahiras pas nos secrets ?

—Je ne dirai rien, repartit laconiquement le médecin, en détournant aussitôt son regard trop expressif sans doute.

—Bien, j'ai confiance en ta parole.

Si tu réussis, je te donnerai vingt douros.

A présent, viens, laissons reposer mon prisonnier.

Sur cette conclusion, tous deux sortirent de la pièce.

Plusieurs jours s'écoulèrent ensuite, durant lesquels l'étrange médecin des Touareg vint régulièrement visiter et panser le blessé dont la plaie commençait à se cicatriser.

En même temps, l'état de fièvre des premiers jours avait sensiblement diminué grâce aux décoctions de plantes médicinales, savamment administrées par l'étonnant docteur.

Maurice Dutertre sentait peu à peu la vie lui revenir.

Mais avec l'espoir de sauver son corps, renaissaient en son cerveau, plus lucide, toutes les douleurs, toutes les angoisses du passé, augmentées des affres du présent.

De terribles appréhensions venaient l'assaillir journellement, quant à son sort futur.

Où était-il exactement ?

De quels gens était il prisonnier ? que voulait on faire de lui lorsqu'il serait guéri ?

Reverrait il jamais les Français, l'Algérie, la patrie, ceux qu'il aimait ?

Et cet énigmatique médecin, dont les extraordinaires et premières paroles d'encouragement en français, revenaient constamment hanter son esprit, qui était-il au juste ?

De tout cela, Maurice s'inquiétait, sans pouvoir rien comprendre.

Il passait des heures entières, couché sur son lit de nattes, à ressasser ces questions angoissantes, et pour le moment insolubles.

Capable d'observer maintenant, il avait bientôt remarqué que, jamais, le thébib ne venait seul pour le visiter ; toujours il était accompagné, soit du chef targui, soit d'un esclave nègre.

Ces circonstances étaient sans